

Vu par... Bruno Roy

Voir les mots

Numéro 123, septembre 2005

Gilles Carle vu par...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2005). Vu par... Bruno Roy : voir les mots. *24 images*, (123), 22–23.

Voir les mots

Devant sa table, ne se prenant jamais au sérieux, Gilles Carle pense avec sa plume. Il s'imagine même écrire « comme Shakespeare devait le faire ». ¹ Comme jadis la Bolduc. En moins naïf. L'écriture, en effet, ne sera jamais loin de ses préoccupations. Dès 1955, Gilles Carle fait partie du groupe des fondateurs des Éditions de l'Hexagone avec Gaston Miron, Olivier Marchand, Louis Portugais et Hélène Pilote. C'est avec Jacques Godbout et André Belleau qu'il fonde aussi la revue *Liberté*. Tout cela ne l'empêchera pas d'écrire des sketches de cabaret pour Olivier Guimond qu'il considérait comme le plus grand comique québécois. Carle aime tout autant la Bible, Eugène Ionesco, Yves Thériault, Gaston Miron que Willie Lamothe. Ce qu'il aimait d'Yves Thériault, par exemple, c'est que ce dernier brassait la langue de tous les jours. De ce point de vue, dans l'écriture de Carle, on peut en reconnaître une influence : l'efficacité du style direct.

Gilles Carle, en effet, vient d'un pays qui n'a pas la propreté d'une carte postale. C'est lui-même qui le dit : « Les Carle, écrit-il, on jouait au cow-boy, on pensait cow-boy, on vivait cow-boy, on chantait cow-boy! » ². Il est de la génération d'Elvis Presley, pas de celle des Beatles. « Jeunes, préciserait-il, tous les enfants Carle ont lu le roman de Louis Hémon. Tout le monde de Rouyn, en fait, le lisait ou l'avait lu. » L'enfance de Carle, en effet, a baigné dans les références littéraires. Son père parlait de ses poètes préférés, Baudelaire et Péguy. « Cela, commente Carle, peut paraître singulier qu'on lise Baudelaire à table dans une famille ouvrière, dans un pays comme l'Abitibi. Mais on n'était pas seuls ». Son frère Guy lui apportait une pile de livres « obligatoires » tel *Les caves du Vatican* d'André Gide. C'est ce même frère, qui étudiait en lettres, qui l'a présenté à Gaston Miron. Henri Tranquille fera aussi partie de l'aventure littéraire et intellectuelle du futur cinéaste ; le libraire d'alors lui donne des livres à l'Index. Il a quinze ans et, déjà, le jeune Carle lit *Ainsi parlait Zarathoustra*, de Nietzsche. Sa culture première est tout aussi populaire que littéraire. On en trouve d'ailleurs un écho dans son film *Fantastica* (1980) : Carole Laure récite un poème de Baudelaire dans un bar western. Carle ne connaît pas le déni. Il assume tout de sa culture polyvalente.

C'est sous cette double influence que Gilles Carle fera son cinéma à lui. Pour lui, les mots demeurent toujours au premier plan. « Film d'époque, film épocrite! » s'amuse-t-il à dire. Il mettra en images quelques romans : *Les Plouffe* (1981), *Maria Chapdelaine* (1983) et *Le crime d'Ovide Plouffe* (1984). Par contre, admet-il froidement, « Je n'ai jamais publié mes poèmes. Je n'en ai aucun regret d'ailleurs. Mais j'ai toujours continué à écrire ». Des scénarios, surtout. Des chansons également. Pour ses films. Pour Chloé Sainte-Marie aussi. « J'ai fait trente-six nouvelles, avouera-t-il en blague, juste assez pour savoir que je ne suis pas écrivain. Sept romans, juste assez pour comprendre que je ne suis pas romancier. Douze pièces de théâ-

tre, juste assez pour savoir que je ne suis pas dramaturge. Il ne me restait donc que le cinéma ». ³ Mais la notion d'auteur l'obsédera toujours. Ainsi empruntera-t-il la formule de Flaubert pour que l'on saisisse mieux sa démarche artistique : « Bernadette, c'est moi ; mes images, c'est moi ».

Chez Carle, on ne s'y arrête pas assez, les mots sont un instrument de pénétration du sens. Les mots sont un art de création. Tout est spectacle. La liberté du mot et l'esprit de Carle sont faits pour s'entendre, pour se faire voir. Dans sa tête pleine d'images, les mots sont une convergence de double sens et de quiproquos. Avec lui, les mots ne s'ennuient pas. Carle n'est pas un auteur raté qui fait du cinéma, c'est un cinéaste qui aime les mots. Chez lui, scénario, théâtre, poésie, chanson sont des formes d'expression qui parlent un même langage : celui qui s'écrit. Pas moyen de concevoir un film sans passer par un scénario, sans passer par les mots. Mais les mots s'adonnent à des caprices. Trouver le mot juste est parfois difficile pour décrire un mouvement, un éclairage, ou une image originale. Peu importe sa forme, chez Carle, l'écriture est toujours exigeante.

L'écriture occupe aussi son espace mental. Écrire un scénario, par exemple, « commence par une idée, une idée que vous appréciez avec les mots ». Même le mot cinéma, il n'y a plus à s'étonner, l'a conduit à cet amour des mots : « Les mots cinéma et film sont donc des mots que j'ai appris très tôt. Mais sans avoir la moindre idée de ce qu'ils signifiaient. J'aimais le mot cinéma pour sa belle sonorité ». La sonorité, toujours : « Moi, je ne cherchais pas tellement à comprendre le sens des mots, ni même le sens de la dispute. C'était le son des voix qui me frappait. La sonorité fébrile des mots... le calme, et puis soudain, la violence verbale ». Pour Gilles Carle, la sonorité donne au texte sa pleine efficacité d'où le sens nous conduit à sa pleine intériorité.

Aussi, c'est sur la puissance suggestive des mots, reconnaît Gilles Carle, qu'il a construit le scénario de *La terre est une pizza*. Le texte, prévu pour le cinéma, est devenu une pièce de théâtre qui obéissait aux fameuses unités du théâtre classique : le temps, le lieu et l'action. Encore des références littéraires. Pourtant, l'écriture de cette comédie très américaine, selon Carle lui-même, évacue naturellement la littérature du texte. « J'aborde la réalité dans toutes les directions à la fois. Je n'ai pas l'esprit linéaire, je préfère la ligne courbe à la ligne droite. » Ici, l'influence de l'image s'impose. La démarche artistique est la même. Chez Carle, écrire procède d'un jeu sur les mots. Sur ce plan-là, *La terre est une pizza*, est-il écrit dans *Le Figaro*, c'est un assemblage de « mots concassés, c'est un strip-tease vocal » ⁴.

La tentation de Gilles Carle pour le théâtre ne date pas d'hier. Il a jeté au panier une pièce qu'il avait écrite dans le plus grand secret : *Le mur*. « Enfant, écrit-il, j'ai été homme de théâtre. » Dans l'Abitibi de son enfance, théâtre ambulant, mélodrame de grand style, pièce inoffensive et mélo, Gilles Carle en rede-

mandait. Un jour, une confusion s'installa entre les mots auteur et dramaturge. Son professeur de grammaire lui apprit qu'un auteur peut écrire n'importe quoi – des poèmes, des récits, des chansons, des romans – alors qu'un dramaturge n'écrit que des pièces de théâtre. Son choix est fait : le jeune Carle veut devenir dramaturge. « Aujourd'hui, ayant beaucoup écrit pour le cinéma, j'envie le dramaturge qui peut écrire en toute liberté la pièce de son choix. [...] C'est pour connaître une liberté nouvelle que j'ai écrit un jour, voilà dix ans, une petite pièce – un lever de rideau – intitulée *La terre est une pizza*. » Gilles Carle n'aime pas écrire sous surveillance. En écrivant *Le gland*, autre pièce de théâtre, il a fait appel à une écriture parfaitement libre. Il ne cède à aucune censure et n'y cédera jamais. Écrire contient toutes les libertés et Carle ne dépendra que d'elles. L'acte d'écrire, chez lui, correspond donc à l'ultime liberté. « La liberté d'écrire librement, commente-t-il encore, c'est bien, mais écrire une pièce libre, c'est autre chose. Au fond, j'enviais la liberté totale des courriéristes du cœur, qui emploient impunément les mots exacts pour parler de sexualité. »

Le cinéaste pousse sa réflexion plus loin. Même à l'écran, le cinéaste croit que la parole est nécessaire. « J'écris tous mes scénarios, mes dialogues. Je crois que j'ai des choses à dire. » C'est sa conviction : « le mot aujourd'hui est devenu plus fort que l'image, les mots charrient des images plus fortes que les images elles-mêmes. [...] Le mot porte une charge de réalité autrement plus forte que la photographie. Il est chargé positivement à bloc. Il exige un haut niveau de participation ». Mais voilà ! Surgissent les limites de l'écriture. « Écrire ! Écrire, s'exclame-t-il, quand on n'est pas écrivain ! Écrire pour écrire, pour le plaisir. Pour le plaisir de voir le trait noir de sa propre écriture s'aligner sur le papier. Chercher une idée. La voir venir, ou simplement tracer les mots de la page blanche. Puis

assister à la formation d'un ordre poétique. Sans préjuger de son importance. Se lever, se relire... et regretter de n'être pas poète ». Pourtant, reconnaît Gaston Miron, Gilles Carle savait « travailler » un poème. Le poète lui-même, dans les années soixante, a profité des commentaires ou suggestions que Gilles lui faisait. Gaston ne s'était jamais gêné pour conserver cette « amélioration » du texte. Cela, expliquait-il, fait partie de l'expansion du poème et appartient à son auteur même si ça vient d'un autre. « J'ai longtemps écrit des poèmes de cette façon avec Gilles Carle, qui me corrigeait en me disant : "Moi je n'écris pas de poème." C'est ce que j'appelle le travail du poème, ajoute Gaston. Il faut travailler jusqu'à l'épure du poème.⁵ »

Enfin, quel que soit son mode d'expression, ce qui intéresse Gilles Carle, c'est d'exprimer la nature humaine, aussi complexe soit-elle. « Je préfère le cinéma au théâtre et à la littérature, pour la simple raison que le cinéma donne à voir. » C'est une autre forme d'écriture. Rimbaud avait dit : « voir les mots ». La formule est à l'image de sa démarche artistique, voire de sa vie. Pas surprenant que Gilles Carle ait mis en sécurité, pour mémoire, une grande partie de ses écrits dans un livre intitulé *La nature d'un cinéaste*. Qu'il sache que le cinéaste ne sera jamais oublié ; l'écrivain, lui, mérite qu'on le découvre.

1. Gilles Carle, *La terre est une pizza*, revue *L'avant-scène*, bimensuel, 15 février 1990, n° 864, p. 28.

2. Gilles Carle, *La nature d'un cinéaste*, Liber, 1999. Les citations qui suivent, à moins d'une mention contraire, sont tirées de cet ouvrage.

3. *La terre est une pizza*, op. cit., p. 2.

4. *La terre est une pizza*, op. cit., p. 34.

5. Jean Royer, *Voyage en Mironie*, Montréal, Fides, 2004, p. 80.

Écrivain, enseignant, Bruno Roy a notamment été président de l'Union des écrivains québécois (UNEQ) de 1987 à 1996, puis de 2000 à 2004.

Buster Keaton vu par... Gilles Carle.

